

## "ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE"

Je viens de parcourir les "Essais sur la Littérature Canadienne" de M. l'abbé Camille Roy, professeur au Séminaire et à l'Université Laval de Québec, et, puisqu'il convient que j'en accuse réception, je me permettrai, en même temps, de remercier l'auteur des heures agréables que cette lecture m'a procurées.

Ce livre, d'une saveur toute spéciale, a été une fraîche halte au milieu des labeurs de la vie quotidienne, et a conjuré, pendant quelque temps du moins, la nostalgie mélancolique que donne, à la ville, en plein été, le mirage fuyant de la campagne fleurie...

Dans l'introduction des "Essais", l'écrivain déclare, tout d'abord, au lecteur, que la critique littéraire existe chez nous. Il en remonte même l'existence jusqu'à 1778, et la suivant à travers les années, il en arrive aux études récentes de M. Fernand Rinfret.

Si la critique littéraire existe, ne doit-elle, pas, logiquement, la vie, à la littérature canadienne? Donc notre littérature est aussi sortie des limbes, et bien que M. l'abbé Camille Roy n'en soit point autrement ému, je ne puis m'empêcher de lui avouer que son affirmation m'a causé une vive satisfaction.

C'était, cependant, un amusant spectacle, de voir nos jeunes littérateurs couvrir des colonnes et des colonnes de journaux et de revues, à la seule fin de prouver, en bonne littérature, que notre littérature n'existait pas.

Ces charmantes contradictions d'un fait, que leurs dénégations affirment davantage, ont quelque chose de "délicieusement féminin", pourront s'écrier ceux qui croient que les femmes seules ont le monopole de ces agréables sophismes.

La littérature canadienne est donc née il paraît qu'il y a déjà quelque temps, et la critique a vu le jour presque à la même époque.

Toutefois, s'il faut exempter les "Essais sur la littérature canadienne" et quelques autres remarquables études, la critique, en notre pays, est joliment inférieure à nos efforts littéraires.

En général, on a la démesure du superlatif, et la mesure, "la sainte mesure", comme dit Henri Lavedan, n'est pas assez invoquée.

La crainte de se créer un ennemi, le désir d'être agréable, une rancœur personnelle font que les louanges vont jusqu'à la flagornerie, et la critique jusqu'à l'insulte. On adore ou on abomine. Ce n'est pas à cette école que le goût se forme.

M. l'abbé Roy semble diriger son talent à renouveler et à définitivement établir chez nous, l'école de savante et judicieuse critique dont nous nous avons tant besoin.

L'écrivain des "Essais" joint à un solide bagage d'érudition littéraire, une personnalité originale, un esprit d'observation très fin : il a tout vu, tout remarqué, tout saisi de l'œuvre qu'il analyse. Et il est aidé, dans cela, par la variété et l'élégance de la facture, ainsi que par la correction de la forme.

Si j'osais, je dirais au savant abbé que ses allusions aux classiques dont il s'est nourri, sont peut-être trop fréquentes, que son style est parfois un peu pompeux, mais il lui serait, sans doute, facile de démontrer que j'ai tort, et je ne dirai rien.

Ce que je soutiendrai, par exemple, sans crainte d'une contradiction, c'est qu'à travers les critiques de M. l'abbé Roy, on devine aisément le grand souci qu'il a d'être bienveillant et de ne décourager aucun effort.

S'il lui arrive de constater des défauts, il les signale, non pour que leur auteur en soit humilié mais pour qu'il s'en corrige. Voilà, à mon humble avis, des qualités d'un ordre vraiment supérieur pour un critique et les seules qui puissent assurer l'efficacité de sa tâche.

Dans ses "Essais sur la littérature canadienne", M. l'abbé Camille Roy a passé en revue les œuvres de plusieurs de nos écrivains canadiens.

Parodiant la parole d'un philosophe: "je suis "femme" et rien de ce qui regarde les "femmes" ne m'est étranger", je ne m'attacherai qu'à relever ce que le critique écrit des deux femmes de lettres qu'il étudie dans son livre.

Laure Conan d'abord :

Une personne très distinguée en notre pays, s'écria un jour, devant moi, relativement à la critique de "L'Oublié", déjà parue dans un journal avant d'être mise en volume:

—Voilà une appréciation où l'on sent l'animosité d'un homme contre une femme écrivain.

Je n'avais pas lu cette critique alors, et, j'avoue que lorsqu'elle est tombée sous mes yeux, je l'ai parcourue l'esprit déjà embarrassé d'un préjugé.

Eh! bien! franchement, c'est en vain que j'ai cherché "cette petite bête", je ne l'ai pas trouvée.

Assurément, j'y ai lu que l'écrivain trouve quelques imperfections à l'œuvre de notre chère romancière canadienne, mais quand il écrit, — dans son introduction — que nos œuvres ne sont pas parfaites; que l'"Histoire du Canada" de Garneau, a ses défauts comme l'"Enéide" de Virgile; que "l'Oublié" a ses défauts comme "la Princesse de Clèves" de Madame de LaFayette, je ne sais pas d'auteurs qui ne fussent pas flattés d'une aussi honorable comparaison.

Et dans les pages mêmes consacrées à "l'Oublié", je relève, à chaque instant, des appréciations on ne peut plus délicates et louangeuses.

Le critique veut reprocher à l'écrivain de l'"Oublié" de s'attarder trop dans l'analyse de ses types fé-